

route? Il ne doutait pas qu'ils n'eussent tous une petite maison avec jardin à Chaville, à Viroflay et peut-être, qui sait? allaient-ils descendre à Vélizy même.

Il fut un peu mortifié de quitter son compartiment tout seul.

Par bonheur les autres wagons furent plus généreux...

En dix minutes, d'un pas relevé, il atteignit le petit pavillon de Flore. M<sup>lle</sup> Adèle leva les bras au ciel en le voyant :

— Déjà? Mais le déjeuner n'est pas prêt!

— Sapristi! et tu sais je n'ai qu'une heure à te donner. Que dis-je une heure? D'une heure, je retranche dix minutes pour venir, dix minutes pour retourner; reste quarante minutes. Il faudra que je te fasse un tableau avec mes heures à l'encre rouge, et que je collerai au milieu des casseroles. C'est très important! Je vais t'aider à cuisiner.

— Non. Mets le couvert et va à la cave.

Un peu de précipitation régna ce matin là dans la petite villa.

Bernard dut avaler son café brûlant. Il courut mal, au retour, sa digestion l'alourdissant un peu. Le train était en gare; comme il poussait la porte, le train filait déjà, rapide, mu par l'électricité, qui n'attend pas.

— Cela devait arriver fatalement aujourd'hui, songea, résigné, notre parisien transplanté. C'est une bonne leçon qui me profitera.

Il avait oublié son horaire sur la table, chez lui. Il se précipita vers les affiches. Monté sur la banquette de bois ciré, le chapeau rejeté en arrière, ses gros doigts appuyés au mur et suivant les lignes horizontales et verticales, il se convainquit qu'il n'avait plus de train avant une heure dix minutes, par les Invalides. Mais, à la gare Rive gauche de Chaville, il avait un train dans douze minutes. Sans plus d'information, il sortit précipitamment de la gare et reprit le pas de course du matin. Il mit un quart d'heure à faire le trajet. Qui sait? Le train aurait peut-être du retard. La gare était vide. Un petit froid lui courut sur le dos. Il frappe à un guichet.

— Le train d'une heure 44 est passé?

— Il y a pas de train à 1 h. 44, en semaine, monsieur. Il n'a lieu que le dimanche.

— Ah! parfaitement! je ne suis pas encore bien au courant. Je suis un nouvel abonné et j'ai perdu mon horaire...

— Je puis vous en céder un.

— Avec plaisir.

Le chef de gare remit donc à Bernard Lafeuillette un minuscule horaire de dix centimes où n'étaient consignés que les trains allant de Vélizy à Paris et réciproquement. Notre homme n'avait plus qu'à

prendre congé, son petit papier sauveur à la main.

Avec quelle joie reconnaissante, il s'aperçut qu'il avait un train dans quinze minutes à la gare Rive droite. « C'est tout avantage, réfléchit-il; j'arrive à Saint-Lazare qui est bien plus près du ministère que ne l'est la gare Montparnasse. A quelque chose malheur est bon. »

Il courut, pour le principe, la gare n'était pas très éloignée. Il courut en amateur, les yeux fixés sur son petit horaire bistre. Tout à coup, il entendit le sifflet d'une locomotive et le bruit des freins sur les roues.

— Pourvu, mon Dieu?...

Il leva les yeux implorants, vers le Ciel. Le Ciel fut inexorable. Le pauvre Lafeuillette manqua son troisième train. Il n'alla pas jusqu'à la gare. Il rebroussa chemin, le front barré de sueur froide. Il allait au hasard, dédaigneux désormais de cet horaire fallacieux, qui, dans la poche de côté de son veston, montrait une corne de sa démoniaque personne.

— Je suis réprouvé, maudit. Il est inutile de lutter. Les Colonies se passeront de moi aujourd'hui. Je ne puis pourtant pas aller aux Tuileries à pied. Du reste je suis fourbu!

(A suivre.)

JACQUES DES GACHONS.

## Musique

### COMMENT LE PHILISTIN DEVINT SNOB

C'est l'histoire des quarante-cinq dernières années de Paris. — L'histoire artistique et musicale d'un demi-siècle et l'évolution du public français.

Et, d'abord, qu'est-ce qu'un *snob*?

Chacun peut définir le *philistin*: « Bourgeois! » disaient les rapins chevelus de jadis; « Épicier! » lui criait le bohème un peu gavroche de Gavarni. Le philistin, c'est l'antipode du connaisseur, de l'artiste; et Schumann, critique musical, ameutait contre lui toute la tribu sacrée des « Compagnons de David »: nous dirions les purs.

Mais *snob*, ce mot d'outre-Manche?

Ouvrons un dictionnaire anglais: SNOB, 1<sup>er</sup> sens: *parvenu* (retenir ce sens-là!); 2<sup>e</sup> sens (dérivé): poseur, petit grand homme; 3<sup>e</sup> jobard ou capon; 4<sup>e</sup> terme d'université: bourgeois, par opposition aux étudiants; 5<sup>e</sup> (sens imprévu): ouvrier qui travaille pendant une grève; 6<sup>e</sup> ouvrier cordonnier, passons... L'adjectif *snobbish* et les substantifs *snobbishness* ou *snobbism* expriment un mélange plus ou moins dosable de sottise vulgaire et de peureuse

vanité. Ces mots n'ont pas d'équivalents en français. A défaut du mot, nous avons l'espèce.

*Parvenu!* C'est bien cela... Le snob est le philistin qui se donne des airs de connaisseur et qui fait l'artiste. C'est le parvenu de l'esthétique. Le Romain qui parlait grec. L'Anglais qui se croit musicien. L'adorateur secret de la *Dame blanche*, qui ne jure tout haut que par la *Goetterdämmerung* ou par la 106...

On est snob dans la vie non moins que dans l'art : tout snobisme est un asservissement à la mode qui passe... A table, on refuse le vin qu'on adore, depuis qu'il est de meilleur ton de boire de l'eau. A la campagne, on s'expose à la poussière qu'on déteste, depuis qu'il est chic de faire de la vitesse et d'écraser les rêveurs.. Le siècle de l'automobilisme et de l'appendicite a ses exigences ; les précédents eurent les leurs.

Les snobs, à ce compte-là, seraient éternels ? A toutes les époques romantiques ou raffinées, les snobs se retrouveraient sous la grimace de tous les précieux : on connaît le gongorisme et l'euphuïsme au temps où « l'emphase frissonnait dans sa fraise espagnole » ; car le romantisme ne date point de 1830. Quand il survint, Corneille et Rembrandt naissaient...

Arrière-petites-nièces de nos Précieuses ridicules, les *snobinettes* que Jules Lemaitre a croisées longtemps dans les couloirs du Théâtre de l'Œuvre ! Elles sortaient du Théâtre-Libre et du réalisme ; et de froids bandeaux botticelliens symbolisaient leur conversion. Qui fera l'histoire du Symbolisme, de ce lointain passé d'hier ? C'était l'heure où le sourire de Léonard disputait à la victoire posthume de Manet le Salon du Champ-de-Mars : on respirait les lys de Burnes-Jones en reléguant les bagues de Jean Lorrain ; la *Damoiselle étue* chantait en s'accoudant aux balcons d'or du ciel... Est-ce déjà loin, mon Dieu ! De grands écrivains ou de grands artistes mondains n'échappent guère au snobisme, quand ils veulent bien nous confier à propos leurs cauchemars d'opium ou leurs sensations d'Italie...

Donc, le snobisme est vieux comme le monde, étant l'affectation des sentiments qu'on n'a pas. Mais, en art, en musique, il est de fraîche date. Et c'est là le point d'histoire à toucher. Voyons de près comment le philistin devint snob. Oui, comment tout le monde devint-il artiste, en cette France bourgeoise ou frivole qui scandalisait l'élite romantique ?

Aux yeux sévères des inspirés, la France ne fut longtemps ni poète, ni artiste. Rappelez-vous les anathèmes plus ou moins discrets ou hautains des poètes : Vigny, troublé par l'insouciance de l'âme française, ou se méfiant du succès, « signe de médiocrité » ; Baudelaire, exaltant Théophile Gau-

tier, magicien ès lettres et miracle littéraire dans le Paris de Louis-Philippe ; Berlioz, traitant les Parisiens de crapauds et la France de marais... La métamorphose des philistins remonte à moins d'un demi-siècle. Un futur maître disait au premier concert Padeloup, le dimanche 27 octobre 1861 : « Nous ne sommes pas musiciens ; mais nous pouvons le devenir. » Auparavant, la musique, art jeune et retardataire par excellence, était uniquement théâtrale ; et des deux contemporains qui se détestaient, Hector Berlioz et Adolphe Adam, ce n'est point le premier qui paraissait le grand homme. La mélodie facile, ivresse du philistin, coulait à pleins bords, comme la chanson aux soirées du Caveau. Ce n'étaient que flons-flons, ce n'étaient que roulades, que la jeunesse de Bizet songeait lentement à proscrire. En plein rossinisme boulevardier, le *Faust* de Gounod passait pour wagnérien. On sifflait *Tannhäuser*, on faisait des mots sur la folie de Wagner en prenant des glaces chez Tortoni. Point de snobs musicaux, alors ! Le dernier genre était de mépriser l'Allemagne et « la musique de l'avenir », et d'exalter le bon temps. Berlioz ricanait lui-même, à ses heures, et Baudelaire seul devinait... Heureux âge, assurément, où les génies étaient contestés, où la fortune ne les visitait point dans leur lit, où la lutte les préservait de l'adulation !

La justice, en art comme ailleurs, est boiteuse, donc tardive. Elle vient à pas comptés, et son apothéose enfante une affectation nouvelle. Les contempteurs d'hier sont les plus empressés. Après le règne des *bourgeois*, celui des *artistes* ! Vive le génie partout, l'art dans tout ! C'est une révolution dans les cervelles.

Beethoven, Berlioz, Wagner, éclipsent Adolphe Adam. Longtemps méconnus, les génies et les *dernières manières* des génies sont proclamés par quelques uns. Une élite parle : on sourit d'abord, puis on écoute. Quand on ne rit plus du tout, c'est très dangereux ! « Les dernières sonates et les derniers quatuors de Beethoven, source troublée où sont allés puiser tous les mauvais musiciens qui ont voulu se partager l'empire d'Alexandre ; mais les Richard Wagner, les Liszt, les Berlioz, et même Schumann, qui est un artiste de vrai mérite, ne bâtissent que sur le sable, et seront la fable de l'avenir, comme ils le sont de la génération présente... » Ainsi vaticinait Scudo, le 15 juillet 1856 ! On se réveille un beau matin, et ces monstruosité-là sont devenues les chefs-d'œuvre. Impossible de lutter davantage ! Et le philistin se fait snob.

Alors, un raisonnement semble impérieux : nous avons méconnu d'authentiques génies ; si nous allions faillir encore ? Et la crainte de méconnaître

conduit à tout admirer. En avant, toujours ! Prenons le dernier train, poussons le dernier cri, frappons sur le dernier clou (qui sera si vite chassé par un autre) .. Attention ! Puisque, la dernière manière de Rembrandt est prodigieuse (du moins, on nous le dit), admirons de confiance toutes les dernières lueurs mourantes de Carrière ; puisque le bloc de Michel-Ange est le sommet de la statuaire, exaltons les vertiges les plus enveloppés de Rodin ; puisque les *ultima verba* de Beethoven sont décidément ses chefs-d'œuvre, applaudissons les symphonies les plus abracadabrantes ou les plus mystificateurs des murmures... Et c'est l'état d'âme qui règne aux Indépendants, au Salon d'automne, en tous les cénacles. On n'a plus d'autre crainte que de paraître arriéré... N'est-ce pas faire vraiment trop d'honneur à M. Matisse ? C'est l'état d'âme du snob intellectuel, qui raisonne. Ils sont loin de raisonner tous. Nos moutons de Panurge suivent le berger. Il y a toujours bien quelque chef des parures subtiles ou des odeurs suaves... Il y a beaucoup du courtisan d'autrefois dans le snob d'aujourd'hui :

Je définis la cour un pays où les gens,  
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,  
Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,  
Tâchent au moins de le paraître.  
Peuple caméléon, peuple singe du maître !  
On dirait qu'un esprit anime mille corps ;  
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts...

Il y a le snob aventureux, qui s'embarque ostensiblement pour toutes les Cythères ; il y a le snob honnête, qui semble hésiter, qui ne vient qu'à la nouveauté fanée... L'un pérore, l'autre écoute ; il découvre César Franck quand Debussy, déjà, nous paraît classique ; et l'innovation d'avant-hier l'empêche de dormir... Affaire de tempéraments !

Snobs, ô mes amis, que je vous plains ! N'avoir jamais le courage de votre opinion, si vous en avez une ; toujours affecter des sentiments, sans en avoir aucun ; vous croire sans trêve obligés d'adorer ce qui paraît rare ou fort, cahotés, ballotés, incertains, perpétuellement écouteurs, et n'osant plus l'aveu d'une secrète sympathie pour un air ancien, *vieux comme Hérold !*

Jamais un plaisir pur ; toujours assauts divers !

Poltrons élégants, que vous êtes à plaindre ! Et votre couardise qui s'observe à quelque chose d'héroïque. Dans la vie, encore plus qu'au théâtre, il est si difficile de savoir écouter ! Il faut déjouer les pièges, éviter les gaffes, deviner l'ironie, laisser à nos aïeux bons enfants la candeur de vanter l'*Ernest* de Praxitèle ou de prendre le Pirée pour un homme... Le snobisme bien pratiqué n'est pas une sinécure. Le snobisme est un corollaire, j'allais dire une caricature de notre éducation musicale (qui fut si rapide

après avoir été si lente), et l'inévitable parasite d'une merveilleuse floraison.

Trop de fleurs ! Les abeilles surmenées, les frelons bourdonnent. Trop de mets succulents ! Peut-on les assimiler tous ? Après Berlioz, Wagner, et Gluck, et Mozart, et Beethoven ! Avec César Franck, Bach ressuscite, et Monteverde ! Que faire ? Il faut lâcher Richard Strauss pour Claude Debussy, l'éclat pour l'estompe, l'outrance pour la mesure, le vin violent pour l'eau fraîche. L'obscurité la plus malmarméenne fait place à une crise de purisme : écoutons vite Mozart, Anatole France et Racine ; rapprochons Ingres et Manet ; pâmons-nous devant les Primitifs français ou les instruments anciens. Le théâtre le cède à la symphonie, la symphonie à la musique de chambre ; Wagner décline, et le philtre de *Tristan* perd de son empire : exaltons désormais la *musicalité* de l'art pur ! Le snobisme est une indigestion qui multiplie les sorbets pour conserver belle contenance.

Un instant de conviction pourrait tout gâter... Aux concours du Conservatoire (où il faut être vu), quel malheur public si le naturel, qui revient parfois à toute bride, allait s'enthousiasmer pour un grand air de Meyerbeer ! Il faut crier bien haut, désormais, que Gluck ne serait rien sans Rameau, sourire en plein surmenage, juger d'emblée l'*écriture* des morceaux et la *technique* des concurrents, deviner le *ton* du morceau déchiffré sur les lèvres complaisantes d'un voisin discret : les plus élémentaires devoirs du snobisme sont aussi variés que nombreux.

À son tour, le snobisme engendre une contre-affectation d'indépendance : à Rome, l'avocat flattait les vieux juges en paraissant ignorer, dans ses *Ver-rines*, jusqu'aux noms des grands sculpteurs grecs ; l'anti-snob est revenu de tout sans y être jamais allé ; volontiers, il se dit bourgeois : *Pelléas et Mélisande* lui redonnent du goût pour Boïeldieu.

Cependant, nos bons snobs infatigables glissent dans tous les poncifs nouveaux, emboîtent le pas, regardent le costume de l'opinion, suivent la haute mode en paraissant la conduire ; et leur piété pharisienne n'a d'autre émoi que de rater le dernier train qui part pour la dernière Toison d'or ! Le snobisme, en dernière analyse, est une hypocrisie qui se veut supérieure à la trivialité de la franchise ; c'est un hommage que la légèreté française rend à la majesté du grand art ; et même ses bienfaits ne seraient pas chimériques, si Pascal ne se moque point quand il nous recommande de joindre les mains pour provoquer la prière...

RAYMOND BOUYER.

